

La première.

Clémence Ch.

Elle s'était réveillée la première. Elle avait attendu patiemment d'entendre du bruit dans la chambre, et quand il avait ouvert la porte qui donnait sur le salon, elle avait ouvert doucement les yeux et prétendu être éblouie par la lumière du jour. Il lui avait souri, lui avait demandé si elle avait bien dormi, et elle avait enfilé son pantalon alors qu'il détournait la tête pour préparer du café. Ils étaient à présent assis face à face devant la petite table, et il en était déjà à sa troisième cigarette. L'odeur lui était désagréable à cette heure, mais elle ne fit aucune remarque.

Elle se contentait de boire son café et de croquer dans le pain au lait qu'il lui avait offert pour tout

petit déjeuner. Il n'avait même pas de beurre.

Après un quart d'heure de silence, il mit de la musique. Il avait une idée très arrêtée de ce qui valait la peine d'être écouté. Elle n'était pas souvent d'accord avec lui, mais après tout, c'était lui l'expert, et il était chez lui. Elle savait pourtant que ce n'était pas une bonne excuse. Il n'avait jamais hésité, les quelques fois où elle l'avait invité à dormir dans son studio, à faire des remarques désobligeantes sur la moindre chanson qu'elle choisissait d'écouter le matin au réveil.

« - Tu sais qu'une énorme partie des tubes des dernières décennies sont basés sur les mêmes accords ?

- Mmm.

- Let it be, Poker Face, Can you feel the love tonight, C'est une belle journée.

- Mmm. »

Il lui avait déjà fait cette grande révélation. Il lui avait montré la vidéo d'un groupe qui s'amusait à reprendre les unes à la suite des autres toutes les chansons qui utilisaient ces accords qui, semblait-il, garantissaient un succès immédiat. Mi majeur, si majeur, do dièse mineur, la majeur.

Dans le lot, entre Lady Gaga et Offspring, il y avait sa chanson préférée du moment, et elle lui en avait voulu de la lui présenter comme une construction parmi d'autres autour de la même charpente. Elle ne voulait pas parler avec lui de la musique des quarante dernières années, c'était un sujet de désaccord évident et elle n'aimait pas être en désaccord avec lui. Elle aimait qu'il lui parle de Mozart, ou qu'il lui joue du Mozart. Elle s'y connaissait un peu mais pas assez pour ne pas être impressionnée par tout ce qu'il avait à lui raconter sur le sujet, et

il était difficile, de quelque point de vue que l'on se place, de ne pas reconnaître le génie derrière ses fantaisies pour piano.

Elle repensait à la journée précédente. Entre deux séances d'exercice, il s'était mis au piano et elle l'avait écouté passionnément pendant presque une heure, confortablement installée sur le canapé. Elle se demandait s'il avait remarqué la manière dont elle le regardait. Elle suivait parfois ses mains sur les touches, mais plus souvent, elle se perdait dans la contemplation de son visage abandonné à la musique. Elle regardait son menton se secouer doucement au rythme de ce qu'il jouait, ses yeux mi-clos, son corps trop grand et trop maigre qui, face à l'instrument, semblait trouver sa perfection. Parfois, elle n'entendait même plus vraiment la musique, et parfois, elle avait envie de pleurer.

« - T'as bien dormi ? »

Elle leva les yeux vers lui. Il la regardait curieusement. Elle tenta un sourire moqueur.

- T'as des problèmes de mémoire ? Tu m'as déjà posé cette question.

- Je sais, mais tu ne m'as pas répondu. »

Elle détourna les yeux.

« - Ça va. Je n'avais jamais remarqué qu'on entendait si bien la rue de chez toi. »

Il hocha la tête sans rien dire. Elle se racla la gorge. Elle avait trop fumé la nuit précédente. Elle fumait toujours trop quand elle était avec lui.

« - Je pense que je vais repasser chez moi, prendre une douche. Je reviens vers quinze heures et on continue à réviser les séries temp ? »

Il hocha à nouveau la tête, le regard dans le vide. Il ne lui proposa pas sa salle de bain. Elle se sentait sale et un peu

nauséuse. Ils s'étaient couchés à quatre heures du matin, à sa demande, quand il lui était devenu impossible de dissimuler que les phrases dansaient devant ses yeux sans qu'elle en comprenne un mot. Elle avait peur de se croiser dans un miroir, et elle ne comprenait pas très bien comment et pourquoi elle se retrouvait régulièrement dans cette situation où elle vivait le malaise du matin sans avoir entrevu le plaisir de la nuit.

Mais tout de même, il ne pouvait pas ne pas avoir compris. Elle n'avait jamais rien dit, mais ça ne pouvait pas passer inaperçu, quand elle avait l'impression qu'elle pouvait à chaque seconde exploser de tout ce qu'elle ressentait pour lui. Elle aurait voulu pouvoir appeler ça de l'amour, mais elle aurait été prête à parier que ça n'en était pas. L'amour, c'est ce qui reste quand l'obsession a disparu, non ? Les Anglais avaient un terme pour ça, infatuation, un

mot dont la laideur, se disait-elle, était assez mérité étant donné ce qu'il représentait, une fausse piste, un fourvoiement de quelques semaines, ou quelques mois, ou peut-être même quelques années. Un peu comme l'enthousiasme qu'éveille une chanson facile quand on l'entend une fois par hasard. On croit qu'on l'aime parce que le cœur s'est mis à battre trop fort alors qu'on en écoutait les dernières mesures, on ne pense plus qu'à ça parce que, bizarrement, on n'arrive jamais à la retrouver à la radio. On la traque sur internet et enfin on la trouve sur youtube, on l'écoute une fois, deux fois, quinze fois, et un grand sentiment de lassitude s'empare de soi, car on a fini par en voir les ficelles, en comprendre la moindre mesure, et elle ne présente bientôt plus aucun intérêt pour ses oreilles fatiguées, et le cœur reprend sa marche ordinaire. C'était ça, se disait-elle en avalant une gorgée

de café, la différence qu'il y avait sans doute entre l'amour et l'infatuation, c'était celle qu'il y avait entre le mystère du premier regard et celui qui demeure malgré l'habitude.

« - Tu veux du jus d'orange ? »

Elle secoua la tête, à moitié pour elle-même, car tout en répondant à la question, beaucoup trop triviale pour son cerveau en ébullition, elle revenait sur ce qu'elle venait de se dire et n'y trouvait plus que son manque d'expérience. Elle manqua d'éclater de rire au constat de sa propre ignorance.

« - Tu es bien silencieuse ce matin. »

Elle haussa les épaules. Elle faillit répondre que lui aussi, il était bien silencieux ce matin, mais après tout, il jouait son rôle. Il était toujours silencieux. Il n'était là que pour la percer du regard pendant qu'elle lui racontait sa vie avec un manque de retenue qui frôlait l'indécence.

« - A quoi tu penses ? »

Elle ferma les yeux une seconde. Ils en revenaient toujours à cette question, question à laquelle, il fallait bien l'avouer, elle répondait toujours sans beaucoup d'hésitation. Mais qu'aurait-elle pu répondre ce matin ? Comment aurait-elle pu lui expliquer qu'elle cherchait à définir l'amour ? C'était un garçon intelligent. D'ailleurs même un idiot aurait sûrement remonté le cours de ses pensées, eût-elle osé une telle réponse. Des débuts de phrases lui venaient à l'esprit. Qu'est-ce que tu dirais si... Est-ce que tu penses que... Mais à quoi bon commencer une phrase qu'elle n'aurait jamais su finir, et qui, en même temps que de mettre à jour ses sentiments, aurait révélé sa faiblesse intrinsèque ?

« - A rien de particulier. J'espère qu'il n'y aura rien sur la cointégration à l'examen. J'ai rien compris. »

Il s'était levé pour aller chercher la cafetière. Il sourit en remplissant leurs tasses.

« - C'est pas si difficile que ça. On peut réviser ça si tu veux cet après-midi. »

- OK, oui, ça serait bien. »

À dire vrai, elle n'avait aucune envie de réviser avec lui cet après-midi. Pourtant elle savait qu'elle allait revenir, pour la même raison qui l'avait poussée à prendre le métro la veille avec plusieurs kilos de notes et de photocopiés dans son sac malgré sa réticence. Elle ne pouvait pas lui dire non. Elle chérissait chaque moment qu'ils passaient en tête à tête, ils créaient entre eux un lien particulier et indubitable. Il passait plus de temps avec elle qu'avec n'importe qui, elle le savait, même si elle préférait ignorer que c'était en grande partie dû à sa propre aptitude à se rendre disponible.

Parfois, quand elle était seule chez elle, elle repensait à ces moments

perdus, et elle éprouvait de la pitié pour elle-même. Des heures passées à attendre qu'il finisse sa énième partie de baby-foot, des nuits blanches à réviser des examens alors qu'elle ne supportait pas le manque de sommeil. Elle avait toujours été une élève studieuse. Elle avait besoin de structure, elle relisait ses cours le soir, elle travaillait régulièrement, elle n'avait pas besoin de ces séances qui n'avait d'autre effet que de la fatiguer et d'accroître sa panique quand elle se retrouvait seule face à sa copie. Elle soupira et prit un autre pain au lait.

« - Pfff, vivement la fin de la semaine. »

Il tira une dernière bouffée sur sa cigarette et l'écrasa nonchalamment dans le cendrier.

« - Ouais. On pourrait aller au ciné vendredi soir pour fêter la fin des exams, qu'est-ce que t'en penses ? »

Elle redressa la tête un peu trop brusquement, manqua de s'étouffer avec un morceau de pain au lait.

« - Yann voulait aller voir Slumdog Millionaire, ça te dit ? On pourrait proposer aux autres aussi. »

Elle avala difficilement le morceau de pain au lait et tenta de faire passer une grimace pour un sourire.

« - Oui, pourquoi pas. Quelle heure il est ? »

Il la toisa pendant quelques secondes avec surprise avant de baisser les yeux vers sa montre.

« - Presque midi.

- Je devrais y aller. Sinon je ne vais jamais avoir le temps de revenir. »

Elle se leva trop brusquement et rattrapa de justesse la chaise qui tombait derrière elle.

« - Je laisse mes affaires ici, ok ? Je t'envoie un texto quand je pars de chez moi.

- Ok. »

Ses yeux étaient à nouveau posés sur elle et semblaient suivre avec attention chacun de ses mouvements. L'intensité du regard qu'il portait sur elle paraissait amplifier la maladresse de ses gestes, le tremblement de ses mains et le picotement dans ses yeux. Elle lui fit un vague signe de la main et il ne se leva pas pour l'accompagner jusqu'à la porte d'entrée. Elle n'attendit pas l'ascenseur, mais descendit quatre à quatre les cinq étages. Arrivée à l'air libre, elle se pencha en avant, les mains agrippées à ses genoux, et inspira plusieurs fois lentement. Assise dans le métro, un pain au chocolat dans les mains, elle se laissa bercer par une chanson de Vincent Delerm qui, elle s'en rendait compte maintenant, lui trottait dans la tête depuis son réveil, et dont il n'aurait sûrement pas approuvé le choix. « Mais ce matin, rue St Séverin, je sors de chez toi, habillé comme hier. Dans

la ville normale, des voitures banales, qui ne savent pas pour la nuit dernière. » Mais il n'y avait rien à savoir. Rien ne s'était passé comme prévu. Rien ne se passait jamais comme prévu. Elle se contentait toujours de prendre le thé. Pourtant il ne pouvait pas ne pas savoir, après tant de nuits passées à quelques mètres l'un de l'autre, moi chez toi, toi chez moi, le bruit de sa respiration tranquille juste à côté de son oreille.

A la sortie du métro, elle eut quelque difficulté à marcher encore pendant les dix minutes qui la séparaient de son appartement. Elle s'effondra sur son lit, non sans avoir d'abord programmé son lecteur de CD pour qu'il répète indéfiniment Kids de MGMT. Mi majeur, si majeur, do dièse mineur, la majeur. Elle l'avait écouté des dizaines de fois et son cœur lui semblait battre plus fort à chaque écoute. Elle se sentait mieux. Elle s'abandonna au sommeil, bercée

par la musique, dans la lumière blafarde de ce début de décembre. Elle se réveilla à 15h30. Il ne l'avait pas appelée. Elle s'en sentit presque soulagée, mais décida malgré tout d'attendre encore un peu avant de lui envoyer un message. Elle enfila son seul jogging, ses baskets, ses écouteurs, et sortit de l'appartement.

Textes des Ateliers d'écriture
C'est quoi ce baz...art ?
Boutique d'écriture 06 83 72 79 66
Recettes secrètes 2013 - 2014
Partenariat Ville de Caen / DRAAF /
ARS Basse Normandie